

Quels rapports les écrivains entretiennent-ils avec le Temps?
Ils l'écrivent sous forme de fiction pour «Montres Passion».

La table des vieux

Jean-Bernard Vuillème

Déjà ils ne sont plus que des vieillards édentés qui font chaque soir tremper leur dentier dans un bol. Plus personne ne s'approche d'eux et ils ne s'approchent plus de personne. Mais ils aiment encore se retrouver au café, parce qu'ils sont trop pleins de souvenirs. Le passé n'a pas de fin pour eux. Il y a si longtemps qu'ils se sont rangés dans la file des hommes qui avancent vers leur avenir qu'ils sont déjà presque morts. Ils ne se déplacent plus que vers la table des vieux, tant qu'ils peuvent et par tous les moyens. Des infirmiers les escortent. S'il leur reste assez de souffle, certains poussent parfois jusqu'au chemin en pente du cimetière quand quelqu'un vient à manquer à la table ou qu'un descendant meurt dans un accident.

Il suffit d'être vieux pour s'attarder à la grande table ronde. Autrefois, les vieux s'y attablaient dès soixante ans et vingt ans plus tard dès septante. La somme des années de vie nécessaires à la qualité reconnue de vieillard a ainsi progressé par dizaines et il fallut bientôt en compter quatre-vingts pour avoir droit à sa place. C'était la seule condition. Le protocole a

toujours exigé que les vieux de la table soient de vrais vieillards. Il est déjà question de ne plus admettre que les vieux entrant dans leur centième année. Beaucoup de vieux se réjouissent d'atteindre la limite des nonante ans pour s'asseoir à la table et la vérité oblige à dire que les survivants regrettent presque autant les gens qui quittent le monde juste avant leur ad-

mission que les habitués ayant quitté la table à tout jamais. «Il faut faire de la place à la jeunesse», répète volontiers le doyen.

Quelques individus encore fort éloignés des âges canoniques prétendent que l'accès à la table des vieux constitue une puissante motivation pour s'accrocher à la vie. Ils affirment que leur grand-père, et maintenant leur grand-mère, ne seraient plus vivants si la table n'existait pas. C'est au doyen Paul-Auguste, cent vingt-cinq ans l'an prochain, que la commune doit cette innovation. Fâché que l'Etat renonce à honorer les centenaires par la remise d'un fauteuil pour des raisons d'économies, l'année même où il y aurait eu droit, Paul-Auguste décida de ritualiser le stam des vieux, qui existait au café de manière informelle depuis des décennies. Du coup, la table gagna en respectabilité

aux yeux des gens. Ils crurent voir des vieux sages là où ils ricanaient de ne rencontrer que des vieux gags.

Le doyen confond facilement les dates, mais il a encore toute sa tête. Les individus très vieux qui ont gardé leur tête sont toujours très appréciés par les survivants de toutes les générations, du moins tant qu'il n'est pas nécessaire de s'occuper



Jean-Daniel Meyer

d'eux. Le doyen dirige les débats, disons les conversations. Il sait toujours trouver une phrase qui résume les silences et relance les silences. Paul-Auguste voit loin. A son âge, sa vie paraît forcément étriquée, mais son regard (c'est une exception) porte aussi loin et peut-être plus loin encore que sa mémoire. Le temps a fait de lui un Socrate perclus doué d'une grande mobilité d'esprit. C'est le pilier de la table des vieux, l'âme du rassemblement des vieillards. Certaines phrases qu'il prononce aux séances sont devenues célèbres, en particulier celle qu'il réserve aux nouveaux venus: «Plus l'horizon s'ouvre et plus le temps se resserre.» A chaque début de réunion, il feuillette le cahier des procès-verbaux où il n'écrit en réalité que des phrases de son cru, à moins qu'il saisisse au vol un propos faisant écho à sa propre pensée. Paul-Auguste pointe ensuite une page blanche de l'index et s'exclame: «C'est du temps devant, plus loin, toujours plus loin!»

Les séances ne sont pas très animées. La plus mouvementée de toutes avait eu lieu le jour où un nouveau venu prétendait faire entrer sa sœur aînée dans le cercle. Après une discussion confuse, émaillée de longs silences, les vieux avaient décidé qu'ils préféreraient rester entre eux. «Nous n'avons plus l'âge d'agir contre notre envie, même pour des raisons de justice», conclut le doyen. Ce refus décida les vieilles à s'adjudger leur propre table. Depuis, des vieilles encore plus âgées que les vieux se rassemblent à intervalles réguliers dans la salle attenante. Il était dernièrement question d'organiser un bal semestriel à l'issue des séances. Le cafetier carresse inconsciemment son tiroir-caisse quand il évoque son amour et son admiration des vétérans.

Si l'on excepte quelques sujets brûlants, les réunions se déroulent dans une apparente morosité. On dirait que les vieux n'entendent qu'une phrase de temps en temps, lorsqu'elle fait écho à leur propre expérience, et qu'ils ne la retiennent que pour mieux replonger avec elle dans le puits de leur mémoire individuelle. Ils intéressent le monde mais le monde ne les intéresse plus, du moins le monde présent. S'il leur arrive d'écouter et même de parler, c'est seulement pour mieux relancer

leur monologue. Mais il serait faux de dire qu'ils ne sont plus présents au monde. Ils le sont d'une autre manière, hors du temps, comme s'ils avaient vu trop de choses et entendu trop de discours pour vivre en dehors de la rumination. Ils ravivent parfois de vieilles histoires dans des remuements de bouche aux lèvres rétractées à seule fin de nourrir leurs interminables solitudes. Mais ils n'ont pas la même expression de déjà-morts qu'ils affichent dans les couloirs et sur les bancs. Des ombres s'agitent au fond de leur regard, des rires incroyables surgissent encore de leur gorge décharnée. Seul Paul-Auguste se donne encore la peine de se rappeler l'année, le mois et même le jour où il vit. Il n'y a que lui pour prononcer des phrases terribles (qu'il note, bien sûr) avec un rictus mi-amusé, mi-douloureux: «Mon fils cadet est déjà un vieillard et mes petites-filles vont arriver à l'âge de la retraite.» Il écrit aussi parfois dans le procès-verbal des phrases de Momo, qui a franchi le cap des cent ans le printemps dernier. Momo est l'un des seuls de la table à raconter chaque fois son histoire d'une manière à peu près intelligible. On se rend compte alors que la même histoire peut être dite de tant de façons qu'une vie, même très longue, suffit à peine à en tracer le sillon. «Maintenant, dit-il, écoutez. Je voulais fonder une entreprise de prêt-à-porter et je me suis mis au travail méthodiquement, sans jamais me ménager. Mes seuls moments difficiles, c'était quand j'arrêtais de travailler et que je considérais tout le temps qu'il m'avait fallu pour en arriver là. Alors je m'y remettais aussitôt parce que c'était le seul moyen, sinon je sentais l'usure. Il faut s'user pour oublier qu'on s'use. Bien sûr que j'ai réussi. J'étais un vrai professionnel.» La fois suivante, il déballe une robe de prêt-à-porter sur la table et se met à parler de sa femme dans les années où elle la portait encore. Les vieux fixent cette défroque et se mettent à rêver si fort que Momo la remballé dans une crise de jalousie.

Certains n'acceptent pas de mourir à petit feu dans l'infini mijotement de leurs souvenirs. D'autres ne supportent pas de ne plus dormir. Ils voudraient retrouver le sommeil de leur jeunesse, quand ils n'avaient pas le temps de dormir, ou alors renaître pour aimer les

jeunes femmes qui leur versent à boire et essuient la table. Ils aimeraient posséder la joie des enfants qui ne sont pas encore nés, se délester du poids de leur mémoire archicuite. Quand ils regardent d'anciennes photos de la ville, les vieux comprennent que des hommes nouveaux sillonnent leurs rues et font l'amour dans leurs maisons. A quelques détails près, c'étaient les mêmes rues et les mêmes maisons. Il est difficile pour tout le monde de se résigner à la pensée que le moindre des objets quotidiens a toutes les chances de nous survivre. Même les plus vieux peinent à s'y faire, surtout quand ils n'ont plus de descendants. Un habitué a avoué une fois qu'il s'amusait à casser des objets et à détruire ses souvenirs à seule fin d'être sûr qu'ils auraient disparu du monde le jour de sa mort. Les vieux osent tout dire à la table.

On les laisse dire. «Je me demande chaque jour à partir de quel moment le mûrissement cède au pourrissement», commente le doyen quand un vieux perd toute dignité. Le cafetier tient des brancards à disposition. Ils n'ont jamais été utilisés que pour la commodité des transports. L'exemple vient de Paul-Auguste. Il a encore toute sa tête et de bons genoux sur lesquels il lui arrive de faire sauter pendant quelques secondes son arrière-arrière-petite-fille devant tous les moins vieux que lui, pour se donner du courage. Dans le procès-verbal, il inscrit *Cérémonie des extrêmes générations*. Une scène d'Homme de Neandertal portant sur ses épaules sa lointaine descendante du XXI^e siècle ne serait pas plus émouvante. Des photographes accourent pour immortaliser ces instants magiques.

Ecrivain et journaliste, Jean-Bernard Vuillème est né en 1950 à Neuchâtel. Il est domicilié à La Chaux-de-Fonds. Auteur de romans (notamment *L'Amour en bateau*, *Lucie*), de nouvelles et d'ouvrages historiques (*Le Temps des derniers cercles*, *Suchard la fin des Pères*). Lauréat du Prix Bachelin 1990 et du Prix Schiller 1995 pour son dernier roman, *Lucie* (Zoé), et l'ensemble de son œuvre. A paraître début 1997: *Les Assis*, *Regard sur le monde des chaises* (essai).